

L'oeuvre du crépuscule

Rose Ausländer, *Je compte les étoiles de mes mots*, édition bilingue, traduit de l'allemand par E. Verroul, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Le rameau d'or », 2000, 100 p.

Patrick Lafontaine

Volume 43, numéro 4 (254), novembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafontaine, P. (2001). Compte rendu de [L'oeuvre du crépuscule / Rose Ausländer, *Je compte les étoiles de mes mots*, édition bilingue, traduit de l'allemand par E. Verroul, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Le rameau d'or », 2000, 100 p.] *Liberté*, 43(4), 191–195.

L'œuvre du crépuscule

Patrick Lafontaine

Rose Ausländer, *Je compte les étoiles de mes mots*,
édition bilingue, traduit de l'allemand par E. Verroul, Lau-
sanne, L'Âge d'homme, coll. « Le rameau d'or », 2000,
100 p.

L'œuvre du crépuscule ouvre une beauté mise en abyme, dévoilée dans ses clairs-obscur, où chaque silence se fait entendre comme une prière pour l'heure à venir. L'œuvre du crépuscule confond les souvenirs, les désirs et les craintes en une même croisée, et son éclat de lumière éteinte ne sait nous dire si le chemin, enfin, débute ou s'épuise. *Je compte les étoiles de mes mots*, recueil des derniers poèmes de Rose Ausländer traduit par Edmond Verroul, opère de même. Et bien que ces poèmes n'aient été dictés qu'en quelques heures au journaliste et chorégraphe Raymund Hogue par Rose Ausländer trois ans avant sa mort, ils contiennent la somme d'une œuvre, mais également la toute différence de sa nudité, qui nous révèle une sérénité nouvelle.

D'entrée de jeu, la poète évoque son désir d'écrire
comme elle l'avait fait dans le passé :

Quand écrirai-je de nouveau
Des poèmes

comme autrefois

Ce désir devient rapidement programme, puis lieu de
dépassement, puisque les poèmes ici présentés s'élaborent
entre autres autour des thématiques propres à Ausländer,
soit la force de ses racines, le lien à ses ancêtres et à son
verbe, mais aussi et surtout autour de la possibilité
d'explorer de nouveaux modes de beauté et de lumière :

Bientôt
viendra l'amie
de bien loin
parée d'un silencieux
baiser de fleurs

J'aime
ses jolis mots
comme une
parole divine

L'attente de la beauté, exprimée ici par une allégorie de
la mort, tient justement d'un regard nouveau porté sur la
vie et sur le langage, où s'inscrit un désir de saisir ce qui,
du passé, pourrait ouvrir le chemin nouveau à emprunter.
Ce chemin tient des sens et de la mémoire :

Cette fleur
Est belle à l'œil

J'ignore
son nom
mais non son parfum
qui me revivifie.

Il tient également, et surtout, du rêve :

Je suis
la Reine de la nuit

Je dors le jour
et chante mon rêve.

L'apparition du rêve ouvre la voie nouvelle sur laquelle s'engage Ausländer. Voie d'une vision hallucinée, qui semble mener directement au repos de l'être dans sa constitution d'un monde nouveau, mais aussi dans la possibilité qu'il ouvre à la poésie :

Au pays des contes merveilleux
fleurit la poésie
je la cherche
le long d'un sentier enchanté
qui me conduit

Le rêve transforme également le besoin d'une présence que ressent Rose Ausländer, dans la solitude de son âge, en différentes apparitions. Celles-ci prennent parfois forme depuis le souvenir, surtout de lieux dans ce cas (Rome, Florence, Costanza), mais, le plus souvent, elles se traduisent par des visions de ce qui l'attend au bout du chemin :

J'aspire à
la lumière et l'amour
mais personne ne vient
je suis seule

Mon créateur dit
bientôt tu voleras
et tu verras
un ange nu

C'est à partir de la confiance que lui inspirent ses projections que la poète entreprend sa marche poétique vers la lumière. Car, tout au long de son voyage dans ce *pays merveilleux*, chaque pas que pose Ausländer est un nouveau mot offert ; une prière qui définit patiemment l'intensité du *miracle* qui l'attend :

Rapproche-toi
d'un souffle
vers la lumière
Ma sœur

Sois audacieuse
et inapprochable

Le *miracle* impose ses exigences, tout comme la poésie, et Ausländer y répond d'une façon téméraire en avançant toujours vers cela qui l'attire et la nourrit et l'épuisera tout à la fois. Elle se trouve dans une position paradoxale, engagée sur ce chemin qui la mène à sa fin, mais toujours curieuse de connaître et les mots qui le jonchent comme des pierres, et les paysages que lui dresseront ses poèmes :

Chevreuil au bois
Tu es ma sœur

Je suis ses traces
Jusqu'à l'abîme
qui m'attire

L'avancée de la poète, vers ce qu'elle nommera *repos*, procède donc d'abord du regard. Regard porté sur le passé, puis sur le rêve de l'avenir. Mais ce même regard, en fin de parcours, offre également des visions sombres où le rêve se mêle au souvenir, et où les balises fixées par la poésie tout à coup s'éclipsent et jettent de toute part une immense noirceur :

Mes pieds étrangers
me portent
en une gorge déserte
Au-dessus de nous
nagent les étoiles
dans la mer maternelle
Sous nos yeux
se rompent des digues
et nos rêves
font naufrage

Cette noirceur n'est cependant pas apocalyptique, puisque le rêve inventé de la poésie se marie au rêve du souvenir, et le chemin défriché par la poète dans ce dernier recueil lui ouvre enfin la voie à la sérénité et à l'unité de son œuvre, rejoignant la *mer maternelle* qui a tant offert de mots-coquillages depuis ses premiers poèmes.

Le crépuscule auquel nous convoque *Je compte les étoiles de mes mots* s'offre comme une prière. Et la lumière qu'il fait naître éclaire le parcours d'une poète mais également la détermination et la force d'une vie qui tente, une torche claire à la main, d'illuminer le moment blafard où début et fin se confondent.